

Notre maison de verre

Paru dans *Dimanche.ch* (Suisse), 2002

Mon père a fait construire une maison de verre. Une maison d'un seul tenant, traversé d'est en ouest par un couloir central, lequel distribue de façon on ne peut plus classique les différentes pièces : séjour, cuisine, toilettes, salle de bains, et enfin les trois chambres.

Seule singularité : mon père a exigé des architectes que les murs soient bâtis en verre. De même que les cloisons. De même que les meubles.

Mon père n'a rien à cacher. Mon père est un haut fonctionnaire et il n'a rien à cacher.

Souffrant du divorce, stigmatisé à raison, entre vie publique et vie privée, souffrant par suite du discrédit entaché à certains hauts fonctionnaires, mon père a forgé le projet (c'était au tout début de sa carrière) d'aligner l'une sur l'autre, la première sur la seconde, je veux dire qu'il a supprimé toute vie privée, nous inculquant dans le même temps un mode de vie édifiant.

Ainsi, chacun peut, s'il en a le courage (tenez, tandis que je profite de l'absence des miens pour chier, je peux compter au moins trois contemplatifs, solidement arrimés au grillage, oui, juste à votre droite, trois contemplatifs qui ont cru bon s'arrêter, et encore, je ne puis vous parler de ceux postés derrière moi), ainsi, disais-je, chacun peut suivre nos faits et gestes et mettre *l'homme en représentation* à l'épreuve de *l'homme dans son intimité* (j'ose à peine prononcer ce dernier mot, le sachant promis à la désuétude la plus navrante). Et pour ceux qui ne s'estimeraient nullement en *représentation* et ne jugeraient donc pas utile de faire état de leur *intimité*, je crois que le sort leur conseille vivement d'aller se faire voir.

Ils ne m'auront pas, a décrété mon père (c'était au début de sa carrière), ils ne trouveront rien chez moi puisqu'il n'est rien qu'ils ne puissent voir.

D'aucuns jugeront qu'il est bien regrettable de voir d'honnêtes fonctionnaires céder à la paranoïa. À ceux-là, mon père rétorquera que, de nos jours, nul ne peut s'estimer à l'abri d'un procès. Des comptes à rendre, voilà ce à quoi nous sommes condamnés.

Ne lui en déplaise, la badaud n'a pas la possibilité de voir ce que j'écris (j'écris donc je suis : cet axiome fort répandu trouve en ces temps troublés tout son sens, sauve qui peut) et mon père n'a pas encore songé à installer une caméra que chacun pourrait actionner à sa guise. En réalité, ce serait contraire à sa philosophie... Oui, j'oubliais de préciser plus avant la philosophie de mon père qui vient justifier l'ensemble. Car nous n'en sommes plus au temps de la dictature par la transparence. Non. Les caméras dans les chambres, je sais, je sais... Rassurez-vous : nous en sommes loin. En réalité, il semblerait que nous en soyons nettement plus loin (pardon, je m'avance un peu).

De nos jours, la dictature vient tout autant d'en haut que d'en bas. Plus personne d'ailleurs ne saurait remettre en cause l'exigence de transparence, cette sorte de besoin physiologique (vous voyez, je ne dis pas *devoir*) auxquels tout concitoyen se prête volontiers. Je sais, c'est interpréter de façon bien audacieuse les convictions de papa. Mais n'est-il pas, à lui seul, un symptôme significatif ?

Cher papa a une philosophie très scientifique de l'intime qu'il tire d'une observation raisonnée de ses contemporains. Il prétend qu'aucun livre, psychothérapie ou activité physique, ne saurait remplacer la « publicité de l'intime ». Bonheur, malheur, tout doit être dit sans quoi tout croupit, donnant naissance à des esprits torves et, par là même, à toutes sortes de tentatives artistiques (telle la mienne, je ne suis pas dans les faveurs de papa).

Je me souviens d'un vieil homme qui, venant à passer aux abords de notre maison, m'a confié l'émotion qu'il avait ressenti

à voir mon père baiser ma mère au jour de ma conception. Mon frère me dit que j'ai tort de me tourmenter à ce sujet. Je prendrai, à cette occasion, la liberté d'une parenthèse car il faut avouer que l'anecdote m'a frappé.

Mon frère s'est épris, il y a peu, d'une jeune étudiante et, l'amenant à la maison pour nous la présenter, a entrepris de l'investir sitôt la nuit tombée. Il se trouve que ma chambre jouxte la sienne. Je n'ai donc pu éviter (cf : lumière des réverbères) la vue de ces bestiaux acharnés qui, il faut bien le préciser, ont tout de même remis ça trois fois dans la nuit, pressant l'éponge jusqu'à plus soif, si je puis dire. Nous nous sommes retrouvés autour d'un café le lendemain matin. Tout ça pour m'entendre dire qu'il y avait là un caractère d'exemplarité et que je ferais mieux de lâcher mon air de puritain pour m'inspirer de ces activités nocturnes, sans quoi je finirai vieux garçon montré du doigt. Papa n'était pas du tout d'accord, moi non plus d'ailleurs. Non pas que je soutienne mon père.

Il faut sans doute préciser que cette philosophie trouve un écho singulier chez chacun, les uns (cf : mon frère) en usant dans un objectif d'exhibition, les autres (cf : mon père) comme d'un engin régressif et normatif. Le tout sans compter, frénétiquement, comme d'une deuxième respiration.

Je suis haut fonctionnaire, dit papa, je n'ai rien à cacher, je ne tripote pas ma secrétaire, sachez que je n'ai d'yeux que pour ma chère et tendre femme, mère de mes deux enfants, j'en veux pour preuve : je ne la baise même plus, signe que notre couple a gravi les échelons de l'amour, tout en haut, voilà où je me tiens (mon père radote, ce faisant que mon frère brosse allègrement sa compagne sous le regard curieux des passants).

Mais je crains, pour parler comme mon érudit de frère, que la maladie ne soit bien plus significative du point de vue du regardé que du regardant. Le regardant n'étant là que pour sanctionner le rétif qui ne se soumettrait pas à sa curiosité, au reste vite rassasiée. Non, la dépendance touche bien plus gravement le regardé qui, si l'on s'avise, de l'enfermer entre quatre murs (comme on les faisait dans l'ancien temps), désespère.

Mon père taxerait mon artillerie langagière de grandiloquente, mais si je ne prêche pas l'homme de la rue comme vous venu suivre notre vie, à qui pourrais-je bien m'adresser ? Employons donc les grands mots.

Au fond, je me demande bien qui peut se repaître de nos dîners interminables durant lesquels papa est seul à parler, nos nuits fades durant lesquelles mon frère est seul à s'agiter, nos journées sans vie durant lesquelles tout le monde est au boulot. Et, au fond, je me demande si cette carence existentielle ne tient pas à ce que nous soyons pareillement exposés... J'ai soumis cette hypothèse à papa, papa m'a dit que je faisais fausse route, mais rien ne pourra maintenant m'en dissuader, non rien.

L'autre jour, j'ai évoqué cette période (que personne ne souhaite voir arriver trop tôt) où nos parents disparaîtront. Cette maison sur le dos, donc. Mon frère m'a dit que, sans doute, nous nous disputerions. Il a semblé étonné par mon incompréhension. Tu comprends, a-t-il ajouté, un héritage, ça ne peut pas bien se passer.

Mon frère va encore dire que je ne suis pas d'accord avec lui.